

Ruth Finnegan
The Oral and Beyond : Doing Things with Words in Africa
(Chicago, The University of Chicago Press, 2007)

Compte rendu : Julien Bonhomme

Cet ouvrage de Ruth Finnegan parcourt quatre décennies d'une carrière scientifique toute entière consacrée à l'étude de l'oralité en Afrique. Il est composé de douze chapitres qui ont, pour la plupart, déjà été publiés ailleurs. C'est là d'ailleurs le principal reproche que l'on pourrait adresser à cette compilation d'articles parfois anciens (dès 1969), la mise à jour étant souvent limitée aux notes de bas de page. La bibliographie actualisée et très fournie (qui intègre nombre de références francophones et d'auteurs africains en sus de la littérature anglo-saxonne), ainsi que l'unité du propos par-delà la diversité des articles assurent toutefois la cohérence et la pertinence du recueil. Ruth Finnegan défend en effet une approche « pragmatiste » du langage, inspirée de John Austin (le sous-titre du livre est une allusion explicite au célèbre ouvrage du linguiste, *How to do things with words*, paru en 1962), mais aussi de Bronislaw Malinowski (voir notamment sa « Théorie ethnographique du langage » en appendice aux *Jardins de Corail*, 1965). La parole est ainsi conçue comme une forme d'action dotée de sa propre efficacité, dans la mesure où elle participe pleinement du contexte d'interaction dans lequel elle se trouve enchâssée¹. Les chapitres 2 et 3 analysent de tels exemples de « performances verbales » chez les Limba de Sierra Leone, parmi lesquels l'auteur a mené ses premières enquêtes ethnographiques dans les années 1960. Afin de mettre au jour la « philosophie du langage » propre aux Limba (on dirait plutôt aujourd'hui leur « idéologie linguistique »), l'auteur restitue minutieusement les actions, statuts sociaux, contextes et enjeux auxquels sont associés certains énoncés à valeur performative². Elle insiste notamment sur les salutations, acte de langage que les Limba valorisent hautement et auquel ils confèrent une valeur proprement esthétique : ils apprécient par-dessus tout les gens qui savent « bien » saluer. Les salutations représentent en ce sens un véritable art du quotidien, un « art verbal miniature » selon l'expression de l'auteur (page 43). Ruth Finnegan

¹ Sur l'imbrication du langage et de l'action, cf. Carlo Severi, Julien Bonhomme (dir.), *Paroles en actes*, Paris, L'Herne (Cahiers d'anthropologie sociale 5), 2009.

² En dehors des chapitres 2 et 3, qui sont les plus anciens mais aussi les plus précis d'un point de vue linguistique, Ruth Finnegan a tendance à prendre l'argument de la performativité du langage en un sens un peu trop métaphorique, au risque de diluer l'analyse technique des situations d'énonciation dans une conception, plus vague, de la « construction narrative de la réalité » à la Jerome Bruner.

pointe ici la frontière poreuse qui existe parfois entre les formes les plus quotidiennes de l'oralité et les arts verbaux plus élaborés. L'auteur s'intéresse en effet avant tout aux performances verbales qui font l'objet d'une évaluation qualitative, dans la mesure où y entrent des préoccupations de « style ».

Ces arts verbaux comprennent au premier chef ce que l'on a coutume d'appeler la « littérature orale », domaine auquel est plus particulièrement consacré le livre. Ce dernier fait en effet écho à l'un des précédents ouvrages de Ruth Finnegan, *Oral Literature in Africa* (1970), devenu depuis lors un classique et qui avait en son temps fortement contribué à faire de la littérature orale un sujet d'étude scientifique légitime. Le présent livre a pour ambition de revenir sur ce qui a changé dans ce champ d'étude depuis quarante ans (voir le chapitre 9, « Constructing “Oral literature in Africa”. Hindsight a generation later »). Ruth Finnegan montre que, depuis ses premiers travaux sur l'art du conte chez les Limba (*Limba Stories and Story-Telling*, 1967), la littérature orale s'est progressivement ouverte à la « culture populaire » et aux « voix subalternes » que celle-ci donne à entendre. L'essor des études subalternes et postcoloniales a permis de décloisonner le champ de la littérature orale, lançant des ponts entre les traditions villageoises et les créations urbaines plus contemporaines et ouvrant la voie à des analyses comparatistes qui mettent sur un même pied les contes traditionnels, la chanson rap ou encore les prêches télévisés.

Ruth Finnegan revient en outre longuement sur la notion même de « littérature orale » et les critiques qu'elle a pu susciter et suscite encore. Cette catégorie est-elle vraiment adéquate pour désigner les arts verbaux des sociétés africaines ? L'auteur défend la légitimité et la pertinence de l'expression, rappelant au passage l'importance des travaux de l'école française sur la littérature orale africaine (autour de Geneviève Calame-Griaule, Denise Paulme, Christiane Seydou ou encore Veronika Görög-Karadi)³. Mais elle formule également une double critique à l'encontre de la notion de littérature orale, mettant en question d'une part son caractère « littéraire », et d'autre part son caractère « oral ». La première critique, aussi ancienne que la catégorie de littérature orale elle-même, pointe le biais textualiste qui contraint à penser les arts verbaux africains à partir du modèle des grands textes de la littérature occidentale depuis l'Antiquité grecque. C'est d'ailleurs ce qui a amené certains auteurs à proposer la notion d'« orature » pour éviter l'oxymore « littérature orale ». Ruth Finnegan revient sur le débat autour de l'eurocentrisme des genres littéraires, habituellement calqués sur le modèle canonique de la poétique aristotélicienne : peut-on vraiment parler

³ Voir aussi le récent ouvrage collectif, Ursula Baumgardt, Jean Derive (dir.), *Littératures orales africaines*, Paris, Karthala, 2008.

d'« épopée » à propos de la littérature orale africaine, ou bien est-ce transposer indûment Homère en Afrique ? Ce biais textualiste oblitère également le fait que la littérature orale est moins affaire de « texte » que de « performance » (cette notion est assurément l'un des concepts clés du livre). L'auteur souligne l'apport des « performance studies » qui ont permis de « détextualiser » la littérature orale en restituant sa dimension performative (par exemple les interactions entre le conteur et son audience). Le champ de la littérature orale est ainsi traversé par une tension dialectique entre le caractère irréductible de la performance hic et nunc et ses aspects récurrents les plus durables qui peuvent être abstraits sous forme de texte (comme un conte). La littérature orale est en effet le résultat d'une « entextualisation » orchestrée par les chercheurs eux-mêmes : la traduction, mais aussi la transcription et l'édition ne sont pas des opérations neutres (voir le chapitre 10, « Creating texts. Transformation and encription »). Cela contribue en outre à survaloriser la dimension verbale de la communication au détriment de ses aspects non verbaux (prosodie, gestuelle, attitudes corporelles, expressions faciales, etc.). Une transcription écrite ne conserve en effet d'une performance orale que son contenu verbal, alors qu'il faudrait au contraire rendre compte des multiples registres expressifs qu'elle intègre. C'est d'ailleurs ce qui fait tout l'intérêt des nouvelles technologies d'inscription et de restitution (audio, audiovisuel, multimédia) par rapport à la simple transcription écrite.

A côté de ce biais textualiste, Ruth Finnegan dénonce un second biais, presque inverse, qui consiste à figer la littérature orale dans une oralité stéréotypée. Cette critique procède d'un réexamen du modèle « formulaire » de Milman Parry et Albert Lord, référence incontournable au sein du champ des études sur la littérature orale (voir le chapitre 7, « Is oral literature composed in performance ? »). A partir de l'exemple d'épopées slaves, Parry et Lord ont montré que la poésie orale était composée au cours même de la performance en puisant dans un stock de formules et de thèmes stéréotypés qui permet d'engendrer des poèmes de plusieurs milliers de vers sans pour autant nécessiter une mémorisation terme à terme (cf. Albert Lord, *The Singer of Tales*, 1960). Ce mode de composition, du fait de l'absence d'une version correcte unique, est au principe de la variabilité intrinsèque de la littérature orale : l'improvisation y a toute sa place dès lors qu'elle reste dans les limites du formulaire traditionnel. Tout en soulignant l'importance de la créativité individuelle dans les arts verbaux, Ruth Finnegan critique cependant l'idée que le style formulaire représenterait le mode de composition exclusif de toute littérature orale. Elle souligne au contraire la diversité des modes de composition, de mémorisation et de transmission des discours, ce qui explique la stabilité très variable de leurs contenus verbaux en fonction des contextes socioculturels

dans lesquels ils s'inscrivent. Contre une opposition trop rigide entre littérature écrite et orale, elle met en avant leur intrication complexe et mentionne à ce propos l'apport des « new literacy studies » (nées de la reprise critique des travaux de Jack Goody) qui ont montré que l'on avait trop longtemps sous-estimé l'importance de la culture écrite en Afrique, y compris – et peut-être même surtout – dans le champ de la littérature orale. Ruth Finnegan s'élève, à la suite d'autres auteurs, contre le vieux mythe de l'Afrique comme continent de l'oralité, aussi bien sous sa forme dépréciative (l'oralité par défaut d'un continent sans écriture) que dans sa réappropriation afrocentriste (l'enchantement de l'oralité africaine). L'idéologie de l'oralité sert en effet encore trop souvent de « paradigme de la différence » qui permettrait de définir, positivement ou négativement, l'Afrique par rapport à l'Occident lettré.

Cet ouvrage dresse en définitive un bon état des lieux de quarante ans de travaux et de débats sur la littérature orale africaine. Mais il nous paraît aussi pointer plus largement deux questions vives qui mériteraient d'être approfondies à partir d'études de cas plus détaillées : d'une part, l'étude de la performativité langagière à partir de l'analyse de l'imbrication entre parole et action ; d'autre part, l'étude des différents modes de composition, de mémorisation et de transmission des discours. Gageons que ce livre saura encourager les recherches dans ces deux voies.